

Or, quand de tels Juifs devinrent chrétiens, leurs œuvres de prosélytisme judaïque entrèrent avec eux dans l'Église, et passèrent au service du prosélytisme chrétien. Et, lorsque ensuite, au sein de l'Église, de nouvelles douleurs vinrent émouvoir leurs imaginations et troubler leurs cœurs, leurs plumes habituées à ces fictions pieuses (il serait injuste de dire à ces fraudes) en enfantèrent de nouvelles. Ces hommes, par leur baptême, étaient frères de ces martyrs dont le sang réclamait vengeance, gloire, consolation; par leur naissance, ils étaient fils de cette Jérusalem dont ils réprouvaient le crime, mais dont ils déploraient les malheurs et dont ils détestaient les meurtriers. A ce double titre, ils avaient besoin d'entendre la voix des prophètes. De même que leurs aïeux, opprimés par Antiochus, ne se contentant pas de lire Isaïe et Daniel, avaient eu besoin de trouver chez les sibylles la condamnation d'Antiochus; eux aussi, opprimés par les Romains, non contents de lire l'Évangile et l'Apocalypse, voulurent entendre des sibylles qui leur annonçassent la condamnation de Rome. A chacune des péripéties de l'agonie de Jérusalem, se rattacha donc une nouvelle efflorescence de ces chants fatidiques qui furent pour ces siècles comme l'épopée judæo-chrétienne de l'avenir¹.

Ainsi avouons-le : dans toute cette littérature chrétienne, dans ces fragments poétiques tant de fois cités par les Pères de l'Église, dans ces oracles attribués aux sibylles, dans ces maximes semi-chrétiennes attribuées à Orphée ou à Simonide, dans ces prophéties attribuées à Esdras, dans ces hardis et poétiques suppléments de l'Apocalypse, l'esprit

¹ Sur les diverses parties des livres sibyllins et leurs dates probables, voy. les notes, à la fin de l'ouvrage.

judaïque converti ou non converti, l'habitude judaïque des fictions pieuses et des compositions apocryphes, ont pu avoir une grande part. Mais cependant dirons-nous que tout soit juif, que tout soit apocryphe?

Il est clair d'abord que dans les fragments sibyllins qui nous restent, le christianisme pur, le christianisme le plus orthodoxe et le plus dépouillé des réminiscences nationales d'Israël, a sa place. Après Hadrien surtout, à cette époque où, comme nous l'avons remarqué, se consumma la rupture entre l'Église et la synagogue; à cette époque où les traces de judaïsme dans l'Église allaient être bientôt insignifiantes; des voix s'élèvent au milieu du concert sibyllin qui, elles, ne pleurent plus Jérusalem, si jamais elles l'ont pleuré. Jérusalem a mérité son sort, et le chrétien peut se livrer aux espérances et aux grandeurs de l'avenir sans être troublé désormais par les regrets et les ressentiments judaïques.

Et, dans la suite, longtemps après le dernier désastre de Jérusalem, nous voyons les sources apocalyptiques couler encore, quoique la pensée judæo-chrétienne ne soit plus là pour les alimenter. Pendant le troisième siècle de l'Église, comme pendant les deux premiers, les chants sibyllins continuent à être reproduits, renouvelés, augmentés, composés et recomposés d'âge en âge. Chaque génération y ajoute ses souvenirs, ses plaintes, ses espérances, et des espérances toujours prochaines¹: et cependant toute trace de judaïsme est effacée de ces poèmes comme de l'Église.

¹ Sur la popularité des sibylles et des écrits sibyllins parmi les chrétiens, voy. Origène, *C. Cels.*, V, 61, VII, 56; Clém. Alex., *Strom.*, VI; Hermas, *Visio*, I, 4. — Il y eut cependant beaucoup de chrétiens qui n'admirent pas l'authenticité de ces oracles. Orig., *ibid.*; Eusèbe, *de Vita Constant.*; Lactance, *de Morte persecut.*, 2.

Et ensuite, dans ces citations soi-disant païennes de poètes ou de sibylles, n'y a-t-il donc rien que de chrétien ou de juif? N'y a-t-il rien d'authentique et de païen? Je ne sais pourquoi on dénierait, non pas sans doute à Orphée et à Linus, mais à l'antiquité hellénique, mais à Sophocle, mais à Phocylide, mais à Euripide, la plupart des citations que leur attribuent saint Justin et d'autres Pères de l'Église. Les vers sont beaux et les idées qu'elles expriment ne dépassent guère la mesure de vérité qu'une intelligence païenne pouvait ou concevoir ou avoir reçue. Je ne sais non plus pourquoi on dénierait aux sibylles païennes ou du moins au paganisme la totalité des fragments sibyllins que rapportent en si grand nombre saint Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, Clément d'Alexandrie, Lactance. Le paganisme croyait aux sibylles, leurs oracles couraient le monde; quatre-vingts ans avant le Christ, quand les vieux volumes achetés par Tarquin eurent péri dans l'incendie du Capitole, Rome envoya par tous les pays des députés à la recherche de nouveaux livres sibyllins¹. Un peu plus tard, comme la soif de prophéties allait croissant par le monde, parce que l'attente du Rédempteur était aussi croissante, Auguste finit par trouver qu'il y en avait trop. Au lieu de les rechercher, il leur fit la guerre et en fit brûler des milliers²; la justice impériale, prodigue de suppli-

¹ An 671 et 678 de Rome. Lactance, *de Ira Dei*, 22, *de Falsa Religione*, I, 6 (d'après Varron et Fenestrella). Au temps de César, une foule d'oracles sibyllins couraient dans Rome. Suét. in *Cæs.*, 69; Appien, *de B. C.*, 24; P. utarque, in *Cæs.*; Dion, XLI, 14, XLIV, 15. (Sur les années 705 et 710.) Oracle sibyllin qui, au moment de la naissance d'Auguste (en 691) annonça *naturam populo romano regem parturire*. Suétone, in *Aug.*, 94.

² En 741 de Rome. Suét. in *Aug.*, 51; Tacite, *Annal.*, VI, 12.

ces, alla jusqu'à menacer de mort, probablement sous prétexte de lèse-majesté, les possesseurs de pareils livres¹. Disons donc que les Juifs ont pu beaucoup inventer; que les chrétiens ont pu, comme eux, se plaire à ce genre de fictions; que les huit livres qui nous restent proviennent pour la plus grande partie de cette double origine; mais qu'il n'en est pas moins certain qu'en dehors des chrétiens et bien avant eux, en dehors même des Juifs, il y avait une immense circulation d'écrits sibyllins, païens d'origine. Pourquoi les Pères n'auraient-ils pas puisé aussi à cette source? Virgile y avait bien puisé. Virgile, qui vivait en plein paganisme, protégé par la police d'Auguste contre les prophéties apocryphes, Virgile ayant à Rome, à Cumes et ailleurs toutes les sources officielles et païennes à sa disposition, Virgile s'en sert pour écrire sa quatrième églogue, qui est tout aussi juive et même tout aussi chrétienne que la plupart des fragments cités par les Pères de l'Église.

Du reste, à propos de la part qu'ont eue dans ces compositions les souvenirs et les regrets israélites, il est une remarque que j'ai faite ailleurs² et qui reparait ici avec une nouvelle force.

Voilà des israélites baptisés, israélites par le sang et même par le cœur, qui, au sein de l'Église, ont encore, pour la cité et le temple de leurs pères, une larme filiale et une douleur qui n'est pas sans éloquence. Le faux Esdras est imitateur souvent heureux, quelquefois très-élevé, du style des prophètes. La poésie sibylline, inspirée d'Hésiode et d'Homère, malgré les inévitables faiblesses d'un art en décadence, a parfois, avec l'harmonie poétique de ses mo-

¹ Justin, *Apol.*, I, 44.

Rome et la Judée, ch. xvii. . 452.

dèles, un sentiment heureux de la grandeur des idées chrétiennes. On peut dire qu'au sein de l'Église, Jérusalem a été dignement pleurée!

Mais comment l'a-t-elle été au sein de la synagogue? Comment se fait-il, hélas! que, chez les Juifs restés Juifs, il ne soit demeuré, en souvenir de cette grande ruine, que quelques légendes sottes, sèches, puériles, dignes de l'imagination racornie des rabbins? La voix de Jérémie n'a pas tout à fait manqué à la ruine suprême de Jérusalem; mais c'est dans l'Église chrétienne qu'il faut aller entendre la voix de Jérémie.

Et maintenant, quelles sont les pensées qui animent cette littérature et quels sont les faits qu'elle prophétise au genre humain?

Les diverses parties en sont entre elles assez d'accord; les poètes sibyllins ne se font pas faute de se copier les uns les autres, et même le prétendu Esdras, si différent quant à la forme, est au fond dans le même ordre de pensées. Cette pensée, je l'ai dit, c'est celle de l'Apocalypse de Saint-Jean, interprétée, commentée, hâtée, anticipée. C'est d'abord la ruine future de toutes les contrées qu'a infectées l'idolâtrie et qu'a ensanglantées la persécution contre les Juifs ou contre les chrétiens. Antioche, si hostile aux Juifs; Chypre, qui au temps de Trajan avait été le théâtre de leur révolte et de leur extermination; Délos, sanctuaire de la mythologie grecque; les villes d'Asie pleines de chrétiens et par suite pleines de martyrs, subiront par le feu, par le fer, par la faim, par la peste, par les commotions souterraines, par les débordements de la mer, le poids de la vengeance divine. Ces écrits, dont Alexandrie paraît avoir été le principal foyer, insistent principalement

sur le châtement de l'Égypte, si cruelle envers les Juifs sous Caligula, sous Vespasien, sous Trajan. Mais Rome par-dessus toutes, Rome qui a envoyé ses soldats contre Jérusalem et inondé ses amphithéâtres de sang chrétien, Rome portera un lourd fardeau¹. Rome, est-il dit par une pensée bien juive, rendra à l'Asie (et surtout aux communautés juives de l'Asie) trois fois le capital que ses publicains ont arraché à l'Asie. Mais ces représailles pécuniaires seraient trop peu de chose. Pour accabler Rome de tous les maux à la fois, Dieu lui tient en réserve son Néron. Néron n'est pas mort (plus de cent ans après la fin de ce prince, c'était encore la rumeur populaire, même chez les païens). Néron est caché au delà de l'Euphrate; il reviendra à la tête d'une armée immense. Il coupera l'isthme de Corinthe, cette entreprise semi-fabuleuse dans laquelle il a jadis échoué. Dès lors plus rien ne lui résistera. Rome retombera en son pouvoir. Néron, « le plus prudent des hommes, » reparaisant à titre d'antechrist, aura toute puissance et contre Rome, et contre le monde, et contre Jérusalem, et contre les Saints, jusqu'au jour prochain où le Christ doit venir².

¹ Sur cette chute de Rome, voy. le livre V, 160 et suiv., bien empreint de la colère judaïque.

² Sur Néron, voy. *Livres sibyllins*, IV, 116 et s., V, 54 et s., 100 et s., 156 et s., 562 et s., VIII, 159 et s., 156 et s., 176 et s. J'ai parlé ailleurs (*les Césars. Néron*, § IV, t. II, p. 119) de cette opinion, qui pouvait avoir pour point de départ le passage de saint Paul, II *Thess.*, II, 5, 11. Cette opinion existait encore au quatrième siècle, ainsi que l'attestent Commodianus (*Spicileg. Solesm.*, t. I, p. 43). Lactance (*de Morte persec.*, 2), Sulpice Sévère (*Hist. S.*, I, 2). Selon quelques-uns, Néron était mort, mais devait ressusciter (August., *C. D.*, XX, 19). Je ne puis admettre, avec l'abbé Doellinger que les passages des livres sibyllins où il est ainsi question de Néron soient émanés de mains purement juives. Le quatrième livre, par exemple, semble bien chrétien. Voy. 24, 29, 160, 174, 184. L'auteur du livre de l'*Ascension*

Car la fin de tout ceci, c'est toujours le jugement de Dieu, la Jérusalem nouvelle, le triomphe des martyrs. « Je ne serais pas aussi irrité contre toi, dit le Seigneur à Babylone dans le prétendu livre d'Esdras, si en tout temps tu n'avais égorgé mes élus... et chanté des hymnes de triomphe sur leur mort. » L'ange montre à Esdras une foule immense qu'il ne peut compter et qui chante la gloire du Seigneur; au milieu d'eux, un jeune homme dont la taille les domine tous met une couronne sur la tête de chacun d'eux. Ce sont ceux qui, pour confesser le Fils de Dieu, ont dépouillé la tunique mortelle et reçoivent de lui une splendide tunique¹. Et la nouvelle Sion, qu'elle se relève sur la terre comme les judaïsants voudraient l'espérer, ou qu'elle ne se relève, comme l'annonce saint Jean, que dans les cieux, sera surtout le splendide séjour où sera adorée la chair ressuscitée du Christ, où sera glorifiée la chair ressuscitée des martyrs.

En effet, sur les caractères de la nouvelle Sion et de la future royauté du Christ les poètes sibyllins n'étaient point d'accord. Cette gloire et cette royauté de Jérusalem, si magnifiquement décrite dans les prophètes, devait-elle s'entendre dans un sens purement allégorique et se traduire par la gloire et la royauté toute spirituelle de l'Église? Ou bien encore s'entendre dans un sens mystique et ne se réaliser que dans les cieux? Bien des chrétiens, surtout de chrétiens juifs, n'acceptaient ni l'une ni l'autre de ces interprétations; chez eux, le besoin était si grand de donner à

d'Isaïe attend aussi Néron comme une espèce d'incarnation de Bélial, qui persécutera l'Église et se fera offrir des sacrifices. IV, 2-24.

¹ Esdras, I I, 27, 51, 58, 48. Voy. aussi XV, 52, 53. Sur la restauration de Jérusalem et du peuple juif, selon les sibyllistes judaïsants, V, 255, 267.

la félicité future quelque chose de corporel et de saisissable, qu'ils ne pouvaient se résoudre à ne pas la voir commencer sur la terre. Pour concilier la doctrine de l'Évangile et les espérances de la synagogue, pour ne renoncer ni au royaume céleste du Christ, ni au royaume terrestre d'Israël, ils appelèrent de leurs vœux ce qu'on a nommé le règne de mille ans, le règne visible de Jésus-Christ sur la terre, au milieu des saints ressuscités.

L'hérésiarque Cérinthe avait émis ou accepté cette pensée¹. Les autres judaïsants la partagèrent². Le prétendu Esdras ne la rejette point. Selon lui, la catastrophe finale n'embrassera pas le genre humain tout entier: « Dix dans une ville, deux dans un champ parviendront à se cacher dans l'épaisseur des bois et dans les fentes des rochers; de même que, sur l'olivier dont on a cueilli les fruits, quelques olives demeurent; de même que, dans la vigne qui a été vendangée, quelques grappes échappent à l'œil scrutateur du maître; ainsi, en ce jour, trois ou quatre pourront-ils échapper à ceux qui fouilleront les maisons le glaive à la main³. Et alors la fiancée apparaîtra, et une terre nouvelle, invisible aujourd'hui, se fera voir aux regards de ceux qui auront survécu. Car mon Fils Jésus se révélera à ceux qui habiteront la terre, et les demeurants du genre humain se réjouiront, pendant quatre cents années, » jusqu'au jour où la mort, universelle cette fois, viendra ressaisir et le Christ lui-même, et le genre humain tout entier, qui, après sept jours de sommeil et de silence, ressuscitera pour comparaître au jugement de Dieu⁴.

¹ Eusèbe, III, 28.

² Hieronym., in *Isaiam*, LIV, 7, I.VI, 20.

³ XVI, 29, 52.

⁴ VII, 26, 55.